

L'homme qu'a emmené Kkotpun



Devant le Grand théâtre de Pyongyang.

Une foule de gens affluent au théâtre à la toiture bleue semblable à une bande de grues prête à s'envoler dans le ciel ensoleillé avec cet édifice majestueux.

Depuis quelques jours continue de se tenir, célébrant la Fête du Soleil, le 31^e Festival artistique d'amitié « Printemps d'Avril ».

Des autobus qui arrivent sans cesse descendent des visiteurs étrangers de différents pays du monde. Tout sourire, ils se serrent la main, ajoutant à l'atmosphère de la fête. Artistes et sportifs illustres connus par le visage à travers la TV, des personnalités de renom des milieux politique, académiques et social...

Moi aussi, à côté des partisans des idées du Juche, je m'approche de l'escalier devant la porte principale du théâtre.

Soudain, quelqu'un derrière moi m'a prise par la manche. Je me suis tournée et c'était Manik Bahaduru Lama, chef de délégation de l'Association népalaise pour le soutien à la politique Songun. Qu'est-ce qu'il a ?!

Comme d'habitude, mes yeux clignotaient. Esquissant un sourire bien significatif, il m'a indiqué la peinture murale sur le mur du côté droit *la Jeune Bouquetière*.

Nous nous en sommes approchés lentement.

Ah ! *La Jeune Bouquetière* ! La veille au soir, à l'hôtel, nous en avons parlé longtemps, moi et la suite de Manik.

Et pourtant, me voilà maintenant qui passe devant cette peinture murale négligemment. Prise de remord, je me sentais le visage rougir légèrement. Eux qui sont venus de loin, ils gardent Kkotpun si

affectueusement en leur for intérieur, mais pourquoi est-ce que je ne me suis pas arrêté en passant devant la peinture murale, moi qui suis du même pays que Kkotpun ?

Est-ce que j'ai déjà oublié peut-être comment le bonheur d'aujourd'hui m'est arrivé puisque j'ai grandi à l'abri de toute souffrance comme les fleurs du jardin dans le régime socialiste qui m'a protégé de la pluie et de la neige froides ?

J'ai tourné nouvellement mes regards sur *la Jeune Bouquetière*. Kkotpun, fille de la famille de valet qu'on pouvait voir souvent partout dans les campagnes de la Corée au début du siècle dernier. Aujourd'hui encore, une corbeille de fleurs dans ses bras, elle propage la vérité évidente que dans la société coloniale, aucun dévouement ni aucune sympathie ne peuvent sauver le sort des malheureux et que c'est seulement par la lutte révolutionnaire que les masses populaires pourront modeler leur destin en toute indépendance.

« C'est Kkotpun qui m'a emmené à Pyongyang. » C'était la voix pleine de sens de Manik. J'ai vu quelque chose d'étincelant aux bords ridés de ses yeux dirigés vers Kkotpun.

Soudain une voix a résonné à mes oreilles. « J'avais alors 17 ans. » C'était la voix de Manik que j'avais écouté la veille au soir à l'hôtel.

Le souvenir de Manik a remonté loin à son enfance.

...

« Allons voir le film coréen ! »

La voix éclatante d'un garçon s'est élevée plus haut que le cocorico d'un coq, rompant le silence matinal de Kaboul, petit village

rural situé à 50 km de Katmandou. Depuis quelques jours, Manik incitait ses collègues du village à aller voir le film à l'ambassade de la RPDC à Katmandou. Dimanche prévu arrivé, il s'est réveillé tôt à l'aube et a crié de se réveiller, allant de porte en porte.

Il semblait très jeune dans sa petite taille, mais son caractère inflexible inspirait de la sympathie aux garçons de son âge à tel point qu'ils le suivent. A l'aube de ce jour-là aussi, les enfants sont sortis à la hâte devant la porte de leur maison comme s'ils avaient reçu un ordre. Ils portaient des costumes nationaux traditionnels, usés mais propres et blancs comme la neige grâce à la peine de toute la nuit de leurs mères. La chemise à col relevé, aux manches courtes et ouverte au bas à ses deux côtés, le pantalon large à la cuisse et étroit au mollet et le gilet bien assorti, tout allait bien. De plus, les chapeaux de diverses couleurs et de formes rondes et ovales ajoutaient à leur dignité

Pour obtenir le consentement de ses parents qui lui reprochaient de suivre des garçons, une fille leur a dit d'un air câlin qu'elle allait admirer la vue de Katmandou. Le consentement une fois obtenu, elle a mis la meilleure jupe, la chemise à manches courtes ceinturée et l'écharpe couvrant la tête et les épaules. Elle avait des parures partout : boucle d'oreille en verre, bracelets, bagues. Elle était ensemble avec son frère cadet qui avait encore les yeux chassieux.

Jusqu'à la faute d'autobus qui dessert ce village, on devait quitter la maison pour aller faire des achats alors que des étoiles clignotaient encore légèrement dans le ciel.

Les enfants des paysans, sortis difficilement de l'école primaire, d'ailleurs l'école secondaire n'existait pas dans le village, devaient tirer

la charrue même avant qu'ils ne deviennent adultes. Et comment ont-ils pu penser à aller voir un film ? A plus forte raison, un film coréen...

Selon Manik, la RPDC est un pays exceptionnel sans exploitation ni oppression où, sous la direction d'un éminent leader, tout le monde mène une vie heureuse en tant que maître égal de l'usine et de la campagne. Manik doit avoir raison, pensaient les enfants, car, exempt de tout souci grâce à son père qui était le plus grand possesseur de terre à Kaboul, il a fait ses études à une école supérieure dans une autre contrée et a vu et entendu beaucoup.

Indiscrets, suivant Manik, les enfants marchaient avec zèle vers le tertre au-dessus duquel disparaissaient une à une les étoiles. Au total ils étaient 15.

Combien de km ont-ils marché ? Au départ, ils ont gazouillé sans cesse, mais progressivement, ils ont commencé à fermer la bouche. Ils avaient faim. Confus de ce qu'ils allaient voir le film au lieu d'assister leurs parents au champ alors que leurs familles vivaient encore mal, ils ne portaient pas même de simples casse-croûtes.

Un garçon est entré dans la bananeraie d'une maison près du chemin et s'est adressé au maître. Au Népal montagneux, partout il y a des champs et rizières en terrasses. A la saison de semailles et de moisson, on se prépare à passer des jours dans les montagnes. Mais personne n'abandonne les terres cultivées. Au contraire, au fil des années, la superficie des champs et rizières en terrasses agrandit. On défriche des terres dans les montagnes abruptes, ce qui cause naturellement les dégâts de l'inondation.

Pourtant Katmandou et ses alentours étant vallée et bassin, la plupart des familles cultivent des bananes et autres fruits tropicaux. On ne gronde pas des enfants de vouloir en prendre un.

Suivant le consentement du maître, le garçon a cueilli une grappe de bananes bien mûres avec son couteau qu'il portait toujours à la hanche, puis il l'a posée au milieu de ses amis.

Les enfants ont poussé des cris de joie. Quel plaisir de manger ! En disant des plaisanteries, ils ont fini les bananes l'une après l'autre. Une grappe de bananes, oblongues et douces, n'était pas suffisante pour qu'ils s'en rassasient. Mais suffisante, car ils savaient se chérir les uns les autres.

Enfin, ils recommençaient leur chemin avec allant, le ventre un peu plein. Leur pas énergique était accentué par une sorte de fierté d'aller voir le film coréen inconnu des autres.

Lorsqu'ils sont arrivés à Katmandou, le soleil était dans le ciel haut. Katmandou est la capitale où siègent les bâtiments du gouvernement, mais partout dans les rues, on voit des créations d'animaux puisque des vaches charnues, des chiens et des singes passent souvent entre les passagers. De crainte qu'elles ne tombent dessus, les filles marchaient les regards posés seulement vers le bas, les mains prenant l'écharpe.

Mais la capitale étant le plus grand centre de commerce du pays, les aspects particuliers inédits dans les campagnes forçaient l'admiration des enfants, leur faisant dissiper l'inquiétude. Pour tous les enfants sauf Manik, c'était la première visite de la capitale.

Des marchandises de toutes sortes entassées dans les boutiques alignées le long de la rue. Elles viennent de l'Inde en passant par Birgandgi, région frontalière ? Cependant, ces marchandises n'ont pas attiré longtemps l'attention des enfants, qui sentaient encore la faim.

Les restaurants aux enseignes multicolores, grandes ou petites, étaient là partout, mais pas de bananeraie. Des fenêtres, des portes s'exhalaient des odeurs suaves, déchirant leurs estomacs. Mais qui osera y entrer sans un sou ? En se léchant les lèvres, ils détournaient les regards pour ne pas être vus par les autres.

A ce moment-là sans aucune hésitation, Manik est entré dans un restaurant, faisant signe à ses amis de le suivre. Les enfants qui s'étaient regardés un moment y sont entrés à la hâte.

« Manik va nous alimenter ? »

« Merci, Manik. »

Il y avait des enfants qui disaient merci d'avance. Manik a dit quelque chose, et voilà une assiette de couscous garni de légumes posée devant chaque enfant, calmant déjà le déchirement de l'estomac. Dilatant les narines à l'odeur exquise jamais connue, les enfants ont fini le couscous en un clin d'œil. Ils en voulaient encore, mais personne n'a trahi son sentiment. Quelle sottise de penser à se rassasier avec le pognon d'autrui !

« Merci bien. »

Après avoir vidé l'assiette, chacun a remercié Manik. Celui-ci n'a fait qu'esquisser un sourire. Dès l'aube, il faisait du bruit pour éveiller les enfants. Mais maintenant comme tout au long de la marche, il s'est comporté avec prudence. C'est peut-être pour cette raison que les

enfants et même les adultes du village ne s'opposent pas à l'avis de Manik.

La famille de Manik était des paysans riches de génération en génération. Ses parents voulaient qu'il hérite de vastes terres léguées par les ancêtres afin de les travailler, mais il a commencé à participer aux activités sociopolitiques depuis ses années à l'école supérieure. Tas de livres il a lus.

Parmi ces livres, il y avait des œuvres de Marx et de Lénine. Il a lu des livres sur le Président Kim Il Sung, Leader de la RPDC.

Avec quelle idéologie, faut-il éveiller les Népalais pour réaliser la prospérité et les intérêts de notre pays et de notre nation ? Notre pays a perdu son indépendance en raison de la contrainte anglaise de longue durée. Bien qu'Etat indépendant, la servilité envers les grandes puissances et le dogmatisme y sévissent au détriment de l'âme nationale dans tous les secteurs politique, économique et culturel.

Nous devons nous modifier. C'est à nous de nous connaître. Nous devons montrer de nouveau au monde entier l'esprit de Gurkha qui, vaillant et combattif, ne s'était jamais soumis jadis aux agresseurs, dit-on.

Pourquoi, les jeunes népalais considèrent-ils comme une gloire insigne de devenir la garde du palais royal de l'Angleterre, et non le défenseur de leur pays ? Pourquoi doivent-ils faire les études, non pas dans les grandes écoles de notre pays, mais dans les universités de l'Inde, de l'Australie, de l'Angleterre ou des Etats-Unis pour être admis aux établissements de l'Etat ?

Manik était jeune dans son âge, mais non dans sa pensée.

Il a commencé à contacter l'ambassade de la RPDC. Parce qu'il était charmé par l'esprit d'indépendance de ce pays sur tous les plans politique, économique et militaire, pays caractérisé par les idées du Juche.

Il voulait partager son élan spirituel avec ses amis pour les mettre au courant de sa mentalité. Pour y parvenir peut-être, il économisait peu à peu l'argent de poche donné par ses parents.

Il a emmené ses amis à l'ambassade de la RPDC.

« Bonjour, Monsieur le conseiller ! »

Le conseiller qui avait reconnu Manik a dit, l'air joyeux, les mains jointes levées aimablement jusqu'à la poitrine comme les Népalais : « Namasté ? » (Bonjour !)

Il savait prononcer de façon agréable à écouter les salutations népalaises. Il était l'unique Coréen que Manik connaissait bien. Esquissant un sourire, il a pris la main de tous les amis de Manik comme s'ils étaient de ses vieux amis. Conduits à la salle de projection de film, ils ont vu comme prévu le film artistique coréen *la Jeune Bouquetière*.

...

« Ce jour-là, j'ai rencontré Kkotpun pour la première fois. Moi et mes amis, nous avons vu le film en versant de larmes. Les filles ont pleuré en faisant du bruit. La vie de la famille de Kkotpun qui avait traîné une triste existence reflète telle quelle la vie pleine de douleur et de tristesse que mènent les paysans pauvres népalais.

En regardant le film, j'ai parlé dans mon for intérieur avec Kkotpun : (Kkotpun, tu nous enseignes que la vie d'esclavage auprès

de la classe exploiteuse n'apporte que la mort. La lutte, c'est l'unique voie de notre survivance. Oui, c'est bien ça, nous l'avons bien compris, Kkotpun.)

Je pense que j'avais alors presque le même âge que Kkotpun. C'est peut-être pour cette raison que je me suis permis de la tutoyer sans façon. Ce jour-là nous sommes rentrés tard dans la nuit. »

...

En rentrant dans la maison, ils ont chanté de chaudes larmes aux yeux.

Achetez, achetez mes jolies fleurs rouges,

Ces fleurs odorantes aux belles couleurs,

Je les ai soignées avec amour pour guérir ma mère.

Achetez, achetez mes jolies fleurs rouges.

Il leur semblait que Kkotpun les suivait comme la lune du ciel. Plus franchement parler, son image les conduisait, l'image à elle qui vend des fleurs en subissant toutes sortes de douleur et d'humiliation, qui éclate en sanglots en serrant dans ses bras la mère morte sans prendre même un sachet de médicament qui lui a coûté tant de peines, qui s'affaisse par terre à la nouvelle de la mort de son frère en prison qu'elle est allée voir, laissant seule sa sœur cadette aveuglée, elle qui, transportée de rancune, lance le brasero rempli de charbons ardents sur la face du propriétaire foncier....

*L'azal ée cueillie au pied des montagnes,
La fleur de l'abricotier, parure des vallées.
Achetez mes fleurs ! Votre générosité
Mettra de l'espoir dans mon cœur douloureux.*

Des herbes mouillées de rosée sur le chemin rural trempaient la jambe du pantalon et leur chant était entrecoupé de la voix éraillée de pleur. Leur chant rempli de larmes résonnait loin sur l'Himalaya, sur la colline du temps.

« C'était notre premier chemin que nous avons commencé à suivre derrière Kkotpun. Le chant que nous avons entonné cette nuit-là reflétait notre détermination à suivre d'un pas ferme la voie de la lutte de classe suivant Kkotpun.

Depuis lors, je me suis engagé dans la lutte comme Kkotpun qui, ayant eu une idée claire de la révolution, s'engage dans une nouvelle vie. »

Ses paroles franches m'ont touchée fort.

Manik qui était jeune ce jour-là est grand-père aujourd'hui, mais la jeune bouquetière garde intacte l'image jeune de ce jour-là

Dans son aspect éternel, portant, non pas la corbeille de fleurs remplie de larmes et de dévouement, mais celle de la lutte et de la révolution, la fille appelle toujours vivement comme hier des myriades de gens sur la voie de l'œuvre d'émancipation pour l'édification d'une nouvelle société exempte d'exploitation et d'oppression.

J'ai regardé de nouveau l'homme que Kkotpun a emmené. L'homme de petite taille aux cheveux gris. Il caresse ses cheveux rares en rétrécissant les yeux comme s'il faisait face au soleil devant la peinture murale *la Jeune Bouquetière*. On dirait qu'il écoute la voix de Kkotpun.

C'est lui seul qu'a emmené Kkotpun ? La fille qui chantait cette nuit-là *Achetez, achetez mes jolies fleurs* d'une voix chargée de larmes sur le chemin rural, la main dans la main avec Manik, elle est devenue sa femme. Elle aussi comme son mari a suivi Kkotpun.

Quels honnêtes gens ! J'ai conduit la suite de Manik à l'entrée du théâtre. Il m'a semblé que tous les gens à la peau de couleurs différentes qui entraient dans la salle ont été emmenés par Kkotpun.

Je serai éternellement avec eux devant Kkotpun.